

LE NUMERO 5 CENTIMES

# L'EXPRESS de LYON

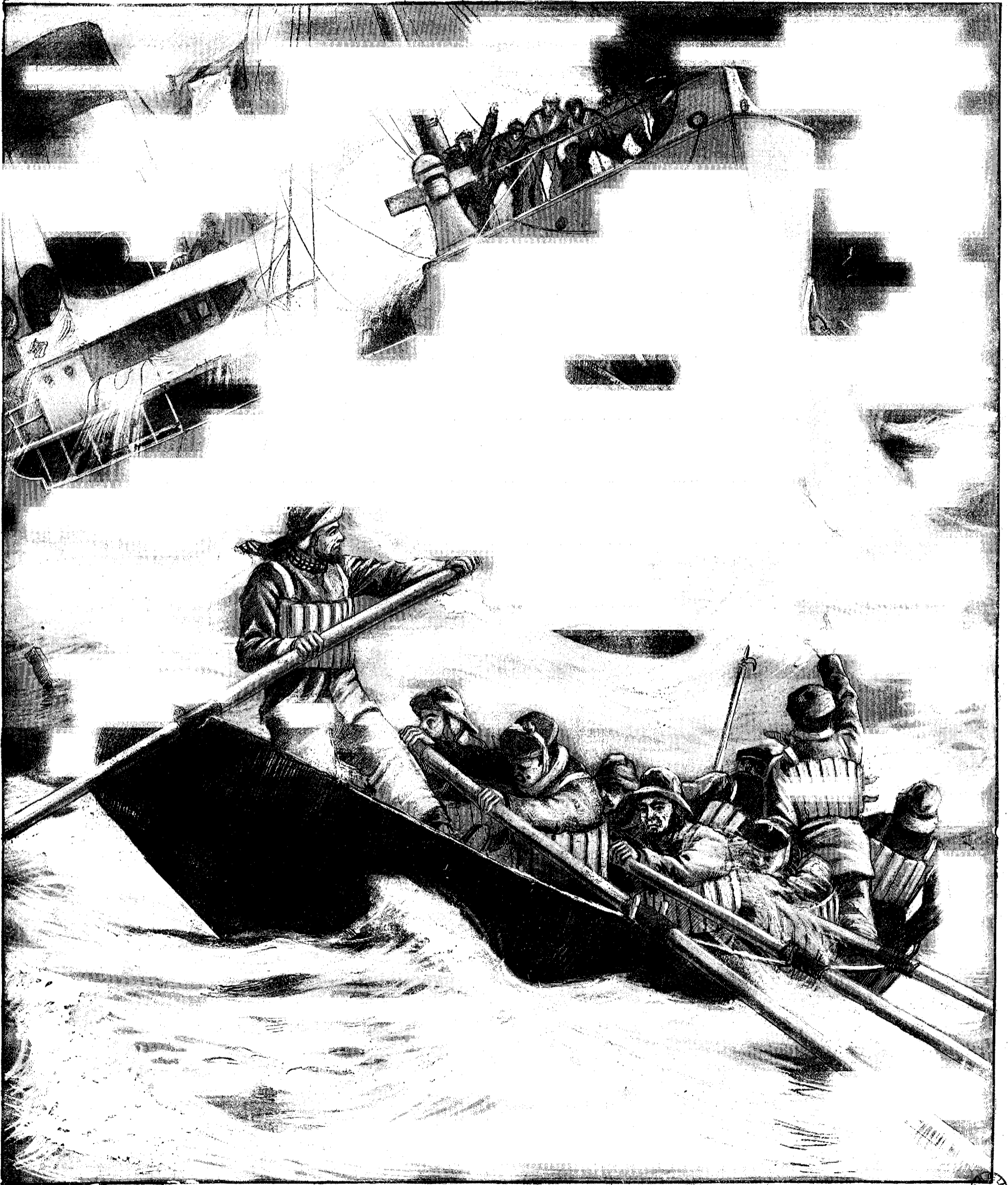
## ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS :  
LYON ET DÉPARTEMENTS :  
Un an : 3 fr.  
Six mois : 2 fr.  
Trois mois : 1 fr.  
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE  
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

5<sup>e</sup> Année N° 4.  
Dimanche 27 Janvier 1901.



Les drames de la mer  
Sauvetage des passagers du vapeur « Russie »





— Hum! plaisir, plaisir... C'est pas précisément pour moi, mais j'ai un frère qui enterre demain sa concierge...

— C'te veine, risqua Toupet; mais j'suppose pas... et sa gaieté naturelle reprenant le dessus, il se mit à rire de façon bruyante.

Ah voilà, expliquait l'agent, nullement fâché de cette manifestation plutôt irrévérencieuse. C'est qu'sa concierge est en même temps sa belle-mère. Enfin, vous comprenez, n'est-ce pas... alors, si elle ne doit servir à rien.

— Ma s, comment donc, monsieur l'agent, après ce que vous avez fait pour nous...

— Et puis, vous savez, c'est d'un bon cœur, — crut devoir appuyer Toupet — même que si vous voulez nous faire l'honneur d'accepter...

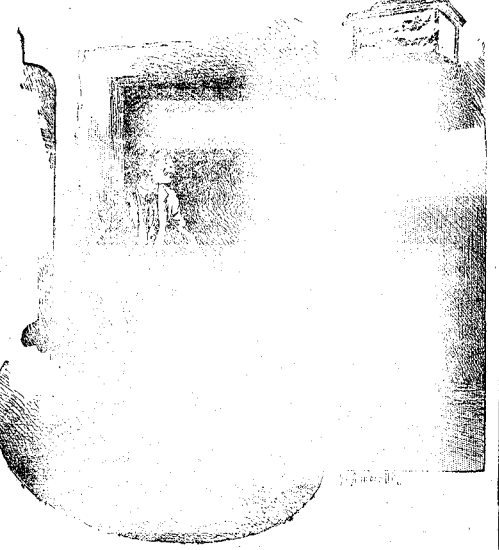
— Non, merci. La consigne, le service. Du reste, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de fiche la camp au plus vite. Et pas de pétard surtout. Sans ça, au bloc!

— Oh! m'sieur l'agent. Et en vous r'merciant. Entre nous, c'est à la vie, à la mort!

— C'est bon, c'est bon! allons, oust, circulez!

— C'est égal — s'écria Toupet dès qu'il se vit libre, dans la rue — nous avons eu d'la veine de tomber sur un bon zig!

Mais Lapoire baissait triplement la tête, touché par le remords en songeant à ses innombrables folies: — Cette pauvre Sophie! « Qu'est-ce qu'elle doit se dire là-haut? — sanglotait-il.



— Bah! elle n'en mourra pas — lâcha Toupet, toujours consolatif.

— Elle n'en mourra pas! » Les deux ivrognes s'arrêtaient.

Lapoire se grattait se front, comme pour comprendre et son compagnon l'imita dans son geste, semblant préoccupé du même souci. La phrase leur revenait en écho et ils restaient là, plantés sur le trottoir, se regardant ahuris, vaguement inquiets.

Ce fut Virginie qui les tira de leur extase alcoolique:

— Dis donc, papa, c'est-i lui qu'ira porter la couronne à maman?

« A mon épouse chérie. Regrets éternels » se disait l'agent. Je donnerai la couronne à mon frère, mais je garderai l'inscription. On n'sait pas. Des fois... ça peut servir!

EUGÈNE POITEVIN.

### L'ALCOOL

Marvejols est une petite commune située sur un contrefort du pic des monts du Gévaudan à l'extrême limite du Gard, de la Lozère et de l'Ardeche, et l'on trouve une place de son territoire où les trois préfets de Nîmes, Mende, Privas pourraient trinquer ensemble sans sortir de leur département respectif.

Mais les préfets et autres gens à carrosse, ne se montrent guère par là, pour cette excellente raison qu'il n'y a pas de route, rien que des sentiers praticables aux seuls mulets et aux chèvres. L'endroit est un des rares villages de France où l'on n'ait jamais entendu crier une roue de charrette.

La population compte deux cents habitants, si pauvres que, pendant la moisson, ceux-ci — gars, femmes, enfants même — dont la récolte est vite faite, se louent dans les départements voisins, et qu'il ne reste autour du clocher qu'une cinquantaine d'impotents: quelques femmes, enceintes ou nourrices, une douzaine de petits Marvejolsais encore au maillot et autant de vieillards pour bercer les marmots tous forts en gueule, ce qui est signe de robustesse.

Mais ce pays épuisé, presque désert aujourd'hui, a produit de l'or jadis. Le Chassesac, qui coule en bas, roulait encore des paillettes au siècle dernier et l'on montre non loin du cimetière des galeries de mine à ciel ouvert qui datent des Romains, assurent les savants, et où l'on a trouvé une inscription remontant à César, vainqueur des Gaules...

De nos jours il ne reste plus une miette du précieux métal, et récemment, après une tentative dernière, on a pour toujours renoncé aux fouilles.

... Il y a quelques années, un petit pasteur, qui, non loin du champ des morts, gardait trois cabris maigres, affamés, ramassa un caillou qu'il lança à l'un d'eux pour l'empêcher d'entrer dans le trefle du voisin. La pierre alla heurter un fer de pioche et rendit un son bizarre. Le gamin, qui avait remarqué le poids du caillou, le reprit et l'empocha, dans l'intention de le vendre cinq sous à un curé voisin, qui collectionnait les vieux morceaux de fer encroûtés, rouillés, qu'on trouve autour des mines.

Deux mois après, ayant manqué son acheteur ordinaire, il se présenta, un jour de foire à Villefont, chez un bijoutier et lui montra sa trouvaille. Le marchand de montres était un peu minéralogiste; il examina, gratta, pesa le morceau de roche avec soin:

— Ça vaut dix-huit cents francs, — dit-il, et il se hâta de conclure le marché, sûr de faire une excellente opération.

C'était une pépite... de l'or vierge, et ce caillou, dont le prix représentait une fortune pour les naturels de ce pays perdu, avait roulé pendant des siècles à fleur de ce sol volcanique, aride, que les habitants retournent à grand-peine pour en tirer quelques centimes de vin... quelques sacs de seigle ou de maïs.

Il y eut un emballement, les paysans lâchèrent leur houpe, pour devenir chercheurs d'or; ils fouillèrent, minèrent, rouvrirent, les anciennes galeries romaines, mais rien n'apparut.

Les Marvejolsais conclurent que c'était une pierre de lune, tombée du ciel, et se remirent à leur tâche coutumière, bûchant double, autant pour oublier ce mauvais rêve que pour rattraper le temps perdu bêtement.

La besogne est rude sur ces pentes où il faut charrier, récolter à dos d'homme, et fourir la terre à trois pieds avant de rencontrer la couche arable, partout recouverte d'un lit de cailloux et de schistes.

Néanmoins les gens sont heureux à leur manière; ils aiment ce coin de montagne où ils sont nés, où ils ont pâti, au soleil, à la pluie, par tous les temps. La région est sauvage, froide l'hiver, brûlante l'été, mais l'air est sain, et les indigènes n'ont pas pris encore l'habitude d'émigrer vers les villes.

Il arrive bien, de loin en loin, qu'un gars, revenu de la caserne, honteux des salaires offerts, prend le parti d'aller à Bessèges, casser de la houille dans les puits, « taper au filon ». Mais bientôt ces transfuges, habitués au vent du large, s'aperçoivent que l'air leur manque sous terre, au fond de ces galeries trop étroites pour leur carrure, leurs poumons, et ils reviennent, préférant trimer au soleil, suer sang et eau pour ne gagner que du pain, que de languir dans cette nuit noire, solide, lugubre des houillères, qu'il faut attaquer à coups de pic... tailler à la chandelle accroupi, couché même parfois comme les morts dans leur tombe. Grâce à l'instituteur, un digne homme, secrétaire de la mairie et maire véritable, le maire en titre sachant juste signer, il n'y a ni cabaret ni café au village.

On trouverait difficilement dans toute la commune un litre entier de fine... Il n'y a pas d'alcool, pas d'alcooliques par conséquent.

Il ne s'ensuit pas que, les dimanches, après leur partie de boules, les joueurs rentrent toujours droit, seulement c'est du vin qu'ils ont bu, chez eux, entre eux, du vin honnête de leurs ceps, et le lendemain il n'y paraît plus.

Forcément, les jours de marché, d'embauchage à la ville, les gens de Marvejols absorbent, comme tout le monde, quelques verres de blanche, mais ces occasions sont rares. De plus, le retour jusqu'au village est long, pénible, et



les buveurs ont tout le temps d'évaporer leur poison en route, pendant les kilomètres de la montagne.

Quant à mettre trois beaux francs à une bouteille de liqueur et à la rapporter chez lui, un Marvejolsais hésite... et, s'il le fait, il s'arrange pour faire durer le flacon.

Depuis, — il y a trente ans de ça, — les choses ont dû changer un peu, mais voilà ce qu'elles étaient alors, grâce à l'instituteur, M. Jaluze, et ce qu'elles redevenaient, pour une période du moins, après la mort du secrétaire de la mairie, tué sur la brèche, pourrait-on dire.

Ce fonctionnaire, que les jeunes appelaient le « Maître » tout court et ses contemporains l'ami Jaluze, était un instituteur de l'ancienne mode, en sachant peu mais assez pour l'endroit, et qui avait connu les années maigres de l'école non gratuite, l'époque où il n'avait lui, pour toutes ressources, qu'une indemnité dérisoire du gouvernement royal: deux à trois cents francs, plus un secours voté — pas toujours — par le conseil général et devait, pour le reste, s'arranger avec les trente à quarante sous par mois que donnaient les élèves payants de son école.

Avec tous ces divers revenus, l'instituteur n'avait jamais réalisé plus de cinq cents francs dans ce poste modeste de Marvejols, qu'il n'avait pas voulu quitter cependant, parce que c'était sa commune natale, qu'il en aimait les paysages et les gens abrupts, mais sains, et qu'il possédait, dans le haut, quelques châtaigniers, et, à mi-côte, le long du Chassesac, sur les pentes tournées au midi, quelques centaines de ceps qui l'aidaient à vivre, lui et sa femme.

Il était au mieux avec le desservant actuel, l'abbé Malvin, un de ses premiers auditeurs au

pays, enfant d'un hameau voisin, auquel il avait lui-même appris à lire dans le temps.

Les représentants des deux morales — civile et religieuse — s'entendaient parfaitement: ils étaient, sans qu'on s'en doute, de la même... ligue, créée par le maître d'école. Depuis un drame dont il fut témoin à ses débuts dans une commune de la haute Auvergne, une baraille sanglante où, sur une place, autour d'un tonnellet de rhum, passé en cachette et mis en perce par des fraudeurs, cinquante aviateurs s'étaient rués les uns sur les autres, armés de leurs faucilles, et s'étaient égorgés pendant dix minutes, éclaboussant de rouge les vitres de son école, Jaluze s'était juré que jamais une quantité démesurée du terrible liquide ne franchirait les limites de Marvejols et il s'était tenu parole.

Bien avant les beaux parleurs, il avait fondé à l'usage de sa commune une Ligue anticoolique dont il fut longtemps président, secrétaire et membre unique... Son élève et ami l'abbé Malvin clôtura la liste, et l'on s'en tint là, parce qu'il sembla aux deux amis que c'était encore le meilleur moyen d'agir avec ensemble et résultats.

Un midi d'octobre, où le soleil tapait, chauffant les cailloux, gercant les schistes jaunâtres, l'instituteur, en train de donner un coup de bêche à ses légumes, entendit tout près un cri qui le fit frissonner:

— Brûlé lou vi! (Brûlé le vin.)

Le maître d'école se pencha par-dessus son mur en pierres sèches et aperçut dans le chemin creux un de ces brûleurs de vin, qui, à l'automne, portant sur l'épaule comme une enseigne le chapiteau de leur alambic démonté, battent les communes du Languedoc, distillant le marc des vigneron.

Jamais encore aucun de ces distillateurs nomades ne s'était aventuré jusqu'ici, où il y avait peu à faire, et il fallait que celui-là eût laissé de bien mauvais souvenirs dans les villages traversés déjà, pour venir chercher si loin des clients d'aussi peu d'importance que les cultivateurs de Marvejols.

Le brûleur, poussiéroux, déguenillé, avec ses bagues nombreuses de beau Provençal, ses larges anneaux d'or aux oreilles, sa barbe d'ébène drue irisante sur la pâleur du teint cadavérique, ses yeux vagues, noyés, d'inventé buveur, avait un air plus que suspect, sinistre presque avec ce long tuyau de cuivre rouge, incandescent, d'une forme bizarre, contournée, pareil au suçoir de quelque monstre fantastique, à une trompe projetée, tordue en avant pour boire, pomper la chair et le sang des hommes...

L'étranger regarda curieusement M. Jaluze, le premier habitant, semblait-il dire, qu'il aperçut dans ce pays de sauvages. C'était l'heure de la sieste; il lança vers lui son cri professionnel: Brûlé lou vi, et dégagait toutes les odeurs, éthérées, brûlantes, dont il était imbu, saturé. Il passa, s'éloigna, de son pas flageonnant d'ataxique, de vieillard précoce, ruiné, rongé par le jus corrosif qu'il fabriquait et buvait à même.

Le maître d'école lâcha ses outils et se dirigea vers l'enclos de l'abbé Malvin: c'était le cas où jamais de réunir leurs efforts contre l'ennemi commun, cet empoisonneur du genre humain apparu pour la première fois sur le territoire de Marvejols.

Tandis qu'il montait vers la cure, il entendait, là-bas, à travers les ruelles du village, la voix tremblante du brûleur errer de porte en porte, assiégeant de son cri les volets clos des maisons endormies, paisibles:

— Brûlé lou vi...

Les habitants, sermonnés par l'instituteur, le curé, qu'ils aimaient, respectaient également, promirent de résister. Sobres par besoin et par nature, ils ne voyaient nul profit, par conséquent nul motif de traiter par le feu le résidu des pressoirs, le marc lavé et relavé et bon tout au plus à faire de l'engrais pour la vigne.

Mais, à la nuit, l'un d'eux céda: Coulomb, le président du conseil de fabrique. Il venait de constater que sa piquette, laissée trop longtemps avec la grappe était tournée, et ne voulait pas perdre les dix francs de sucre mis dans sa cuve pour corser le second jus. L'alambic conduisit jusqu'à sa porte par un muletier fut descendu, mis en batterie aussitôt, et cette même nuit, une lueur rouge s'éleva de ce côté, dans le tronc des arbres, les murs des cabanes... Le brûleur — Fiquas — triomphant, avait poussé le feu, choisi son heure, de façon à émouvoir, frapper les « croquants » qu'il détestait autant presque que les deux conseillers, l'instituteur et le curé de Marvejols.

Les gens convaincus que la baraque de Coulomb brûlait, se levèrent pour voir, et ils aperçurent dans une courrette bordant le chemin, l'infâme alambic, reluisant comme de l'or, assis sur un feu de branches, un feu de joie, dont les flammes activées par l'air, l'enveloppaient parfois, s'élevaient derrière et au-dessus, claquant au vent comme un drapeau... Déjà, une odeur chaude, poivrée, appétissante, se répandait imprégnant l'air, faisant battre les narines.

La distillation était commencée... et l'on modéra la flamme par crainte d'une explosion que certains effrayés du sabbat, désiraient presque. Mais le lendemain la machine était toujours là, intacte, écrasant de son chaudron rebondi, noirci... un monceau de braises roses et, à côté, par le bec de fonte du serpent, un filet clair d'alcool jaillissait, tombant au fond d'un broc de chêne avec un bruit doux murmurant de source...

Coulomb et Fiquas, devenus intimes, complices, à force de trinquer, invitaient tous les voisins, payaient à boire à tout venant. Les passants prenaient le verre offert qu'ils replaçaient en disant: « fameux » ou: « c'est chaud » — et ils s'en allaient... tandis que derrière eux, sa face verte plissée d'un mauvais rire, le bouilleur ricanait:

— Ils le trouvent bon... ça va les décider... ils y viendront tous... tu verras...

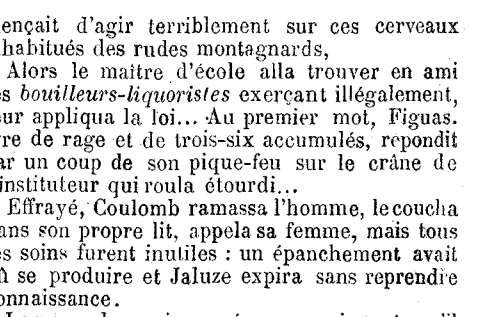
Ils y vinrent, en effet...

Le lendemain soir, Coulomb avait quarante litres d'un marc chalcureux, parfumé, *cuit à point*, comme disait Fiquas, un habile homme dans sa partie, qu'on débitait du chef-lieu, averti, vint prendre et paya quatre-vingts francs.

Le fabricant passa dans les maisons, montrant son bénéfice:

— Quatre louis... dire que sans ce diable de brûleur, j'allais jeter tout cet argent au fumier. Sommes-nous bêtes...

Dès lors, comme après la pépite... ce fut un emballement. Chaque vigneron souleva sa piquette et porta sa grappe chez Coulomb, où l'alambic continua de chauffer nuit et jour. Fiquas et lui s'étaient associés: l'un fournissait le bois, l'eau, l'autre, son travail et l'instrument, tous deux prélevaient leur part en bons ménéliers sur la blanche de chacun. Pour augmenter le gain, ils s'étaient établis débitants sans patente ni déclaration préalable, avaient installé des tables de dégustation autour desquelles bientôt des batailles éclatèrent. L'alcool com-



mençait d'agir terriblement sur ces cerveaux inhabitués des rudes montagnards.

Alors le maître d'école alla trouver en ami les bouilleurs-liquoristes exerçant illégalement, leur appliqua la loi... Au premier mot, Fiquas, ivre de rage et de trois-six accumulés, repondit par un coup de son pique-feu sur le crâne de l'instituteur qui roula étourdi...

Effrayé, Coulomb ramassa l'homme, le coucha dans son propre lit, appela sa femme, mais tous les soins furent inutiles: un épanchement avait dû se produire et Jaluze expira sans reprendre connaissance.

Lorsque le maire, prévenu, arriva et qu'il aperçut le maître d'école, gisant, un crucifix sous le menton, il leva les bras au ciel et marcha menaçant vers la Coulomb, debout au chevet du mort:

— C'est vous qui l'avez tué...

... Fiquas fut arrêté par le garde, fut remis à la brigade et, avant de partir entre deux gendarmes, il se retourna vers les montagnards qui, revenus à eux et guéris pour un temps, le huaient au passage:

— Je pars, mais je reviendrai, moi ou un autre... Et puis je vous laisse ma machine, que vous avez vue à l'œuvre... Qui a bu boira... Adieu, gens...

Paul Brousse.

### Au château de Basfonds-Breuilh

On était au dessert ce soir-là chez les Char-davoine, les nouveaux châtelains de Basfonds-Breuilh et une grave question s'agitait. Mais d'abord:

Basfonds-Breuilh est ce riant domaine aux vertes pelouses, aux poétiques aulnaies, aux constructions modernes en un style moyen âge, qui domine les lagunes de Cissac et les riches vignobles de Saint-Sauveur.

Ses propriétaires, le comte et la comtesse de Gay-Lussac étaient la providence du pays. Grâce à eux, les misères humanement secourables n'existaient plus dans la contrée; il y avait toujours au château du travail pour les valides en chômage, et dans un pavillon séparé donnant sur le clair ruisseau du Peuilh, table ouverte et lits moelleux pour ceux que l'âge ou les infirmités rendaient incapables à toute besogne.

M. de Gay-Lussac dont les revenus avaient été considérablement diminués par la déconfiture du Panama, se vit un matin complètement ruiné par la faillite du banquier Charriol. Le château fut mis en vente.

Il n'y eut pas d'acquéreurs; nul dans la contrée parmi les riches propriétaires, ne voulant s'asseoir en maître à ce foyer béni de tous, que la reconnaissance générale avait baptisé: « le domaine des pauvres ».

La mise à prix fut considérablement abaissée et pour la deuxième fois, les feux se seraient éteints sans adjudication au tribunal de l'arrondissement s'il ne s'était présenté un de ces êtres, sans scrupules quand il s'agit d'une bonne affaire.

Le Chardavoine, comme on disait irrespectueusement en parlant de lui, était un de ces âpres nomades auvergnats qui, ayant gagné quelques billets de mille à débiter des étoffes à bas prix dans les foires ou sur les places publiques des villages, s'était un jour établi drapier au chef-lieu de canton: sa situation commerciale ayant pris de l'importance, il avait marié sa fille au notaire de l'endroit. Devenu un « Monsieur », électeur influent, adjoint au maire, il portait les favoris à la magistrat et ne quittait plus la cravate blanche et la redingote



payé, à charge par lui de ne rien emporter de ce qu'il y avait de meubles ou d'accessoires et de quitter dans les quarante-huit heures la propriété sous peine de mille francs d'indemnité par jour de retard.

C'était assurément une bonne affaire, il est inutile de l'ajouter, sans quoi le gros homme ne se serait pas dessaisi d'un domaine qui flattait tant son orgueil de parvenu, et dans lequel il avait nourri le secret espoir d'être un jour « M. de Basfonds-Breuilh ».

Mais au moins, puis-je savoir à qui j'ai vendu mon château dit-il en comptant et vérifiant un à un les billets bleus, montant de la vente.

« Votre château » dit le notaire avec malice en passant le buvard sur le paraphe compliqué, pâteux et vain de Chardavoine, votre château est vendu à M. de Gay-Lussac.

### VIII

Tandis que M. Dupont, employé à la banque de France à Bordeaux collationnait des chiffres à côté des monceaux d'or ou de piles d'écus dont un dixième aurait suffi à lui rendre le bonheur, il reçut un pli recommandé. Il l'ouvrit :

C'était le sous seing privé qui rétablissait dans tous ses droits sur le domaine de Basfonds-Breuilh le comte de Gay-Lussac.

Comme on le pense bien, le gentilhomme n'accepta pas sans difficulté l'expression si touchante de la gratitude du mari de Catherine.

Il fallut prendre un habile détour pour vaincre ses scrupules ; il fut convenu que le nouveau châtelain désintéresserait par annuités son généreux donateur qui ne demandait en retour qu'un modeste emploi de régisseur pour lui et, pour sa femme une place à la lingerie du château.

Quand les Chardavoine quittèrent la propriété, entourés de leurs chiens aux molaires formidables, de leur intendant au regard sec et dur, de leurs gardes implacables, ce fut dans le pays un cri de délivrance. Quand revinrent les Gay-Lussac, ce fut au contraire une joie générale. Cependant quel miracle et quel mystère !

Certes, s'il n'eût tenu qu'à Catherine et à son mari, nul n'aurait jamais su l'origine de ce changement aussi brusque qu'inspéré.

Mais un jour, M. de Gay-Lussac réunit à sa table les principaux serviteurs congédiés par Chardavoine et rappelés par lui, et dans une allocution touchante, il leur présenta ceux auxquels il devait le bonheur d'être assis encore au foyer de famille.

« Voilà vos maîtres, leur dit-il, moi je ne suis que leur « intendant ».

Alors le mari de Catherine dans un élan sublime d'éloquence engendré par la sincérité d'un cœur simple :

— Puisque vous ne voulez être qu'un simple régisseur, M. le comte, dans ce domaine qui est redevenu le vôtre par les droits acquis à la reconnaissance de deux pauvres êtres arrachés au désespoir et à la mort, soyez comme par le passé « le régisseur des pauvres » et leur dispensateur des revenus de votre domaine.

Et comme autrefois, l'errant chemineau en sa route sans fin, vint frapper aux portes du château. L'ouvrier sans travail ou le convalescent, la veuve malheureuse, l'orphelin sans appui, trouvèrent plus que jamais le lit moelleux, le repas qui reconforte, les secours, les conseils auprès du « régisseur des pauvres » et de la comtesse, âmes d'élites que Dieu a choisies pour être ici-bas le trait d'union entre l'homme qui souffre et le Ciel qui console.

ED. TEYSSONNEAU.

lorsque ses yeux se fermaient, un sec : « Allons, Lydie ! » de la vieille fille, qui n'avait jamais sommeil, la faisait se redresser effarée et craintive :

— Oh ! pardon, ma tante !

Et avec un douloureux soupir, elle se remettrait à la tâche.

Certes, elle n'avait pas été gâtée, et l'aurore de sa vie avait revêtu des teintes bien sombres. Elle était demeurée étrangère à toutes ces joies de la jeunesse qui font trouver la vie belle, malgré ses fatigues et ses privations... Et cependant... quels étaient les souvenirs ignorés de tous qui faisaient ainsi trembler son aiguille en cousant la robe de Marie Tessandier, la fiancée de Gustave Steger... Et pourquoi ce voile humide entre son regard et l'étoffe?... Songerait-elle aux lots si différents que Dieu assigne à ses enfants, ou plus simplement se disait-elle que bientôt, sans doute, on lui confierait la robe d'une autre fiancée, plus, oh ! bien plus heureuse encore... celle de Jean, le beau Jean Mettray ?...

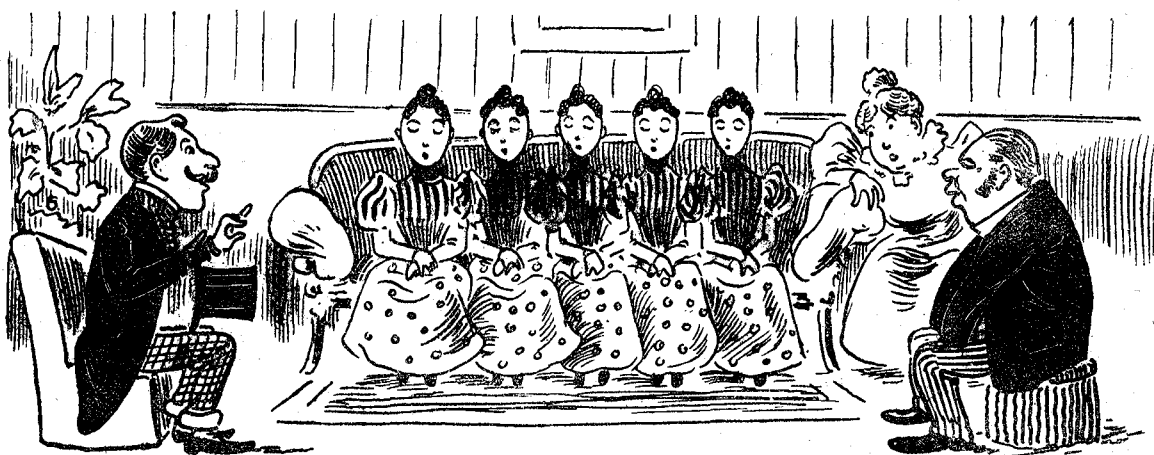
Ah ! ce nom, quelle puissance d'émotion il soulevait en elle !

C'est qu'elles n'étaient que trop présentes à son esprit, ces brèves et rares rencontres où le hasard, — était-ce bien toujours le hasard ? — les avait mis en présence.

Alors, sans un mot échangé, leurs regards se cherchaient, se pénétraient... Et ils devenaient tout pâles avec une langoureuse suite.

Un soir... oh ! comme elle s'en souvenait la petite Lydie, elle était allée rapporter de l'ouvrage à Audincourt et s'en retournait à la maison lorsque, soudain, il s'était trouvé devant elle, charrette vide... Bien vite, avait fait tourner bride à Bruno, le grand cheval bai, et silencieusement, — à quoi bon parler ? — sous le ciel

## ENTENDONS-NOUS !...



— Je ne voudrais pas que vous puissiez croire que je vous marchande Mademoiselle, mais vous disiez toujours que vous donniez 100.000 francs à vos filles...  
— C'est exact, je leur donne 100.000 francs à se partager entre elles cinq !



— Nounou ! où donc est Bêbé ?  
— Là, Madame ! L'médecin a dit : dès que le petit aura fini son biberon, faudra l'incer et le mettre au frais dans la fontaine.

## LES LIVRES SACRÉS

Lorsqu'en l'année 220 avant l'ère chrétienne, le petit-fils du fondateur de la quatrième dynastie chinoise, celle des Tsin, eut achevé de détruire par les armes l'antique puissance des princes feudataires qui se partageaient l'empire, le vainqueur, dédaignant le simple titre de roi (Wang), porta depuis plus de mille ans par ceux qui l'avaient précédé sur le trône, s'attribua l'appellation pompeuse de *Hoang-ti*, c'est-à-dire suprême souverain, maître du monde. Ayant établi sa résidence à *Hien-yan* dans la province du *Chen-Si* (la frontière à l'occident), l'empereur y fit bâtir un magnifique palais qu'il enrichit des trésors amassés par les princes vaincus et dépossédés.

Quand il se fut assuré au dedans contre les rébellions par la sévère exécution de ses lois impitoyables, *CHI-HOANG-TI* songea à mettre ses frontières du nord et de l'ouest à l'abri de l'invasion des hordes tartares. On vit alors s'élever, comme par enchantement, cette grande muraille qui, durant une étendue de cinq cents lieues, depuis le golfe *Liao-Tong* jusqu'au désert *Chamo* (la mer de sable), descend dans les vallées profondes et monte au sommet des montagnes.

Tandis qu'un million de soldats, gardiens de la muraille, surveillaient sans relâche les ennemis du dehors, l'empire pacifié, ou plutôt terrifié, jouissait à l'intérieur d'un calme apparent. L'autorité absolue s'y montrait toujours et partout prête à réprimer par la violence toute

plainte légitime ou non à l'égard d'un abus de pouvoir, ou d'un déni de justice. L'atrocité des supplices imaginés pour punir même l'intention supposée d'une révolte, imposait à tous une obéissance factice. On souffrait de l'oppression sans oser se plaindre, mais le silence des livres ne prouvait pas la soumission réelle des esprits. Il était surtout une classe d'opprimés qui supportait plus impatiemment que les autres l'inexorable tyrannie de l'empereur : c'était celle des lettrés. Disciples de Confucius et de Mencius, — les deux immortels censeurs des princes, — ils comptaient au nombre de leurs devoirs l'exercice du droit de remontrance auprès du souverain quand celui-ci venait à oublier les principes immuables de bon gouvernement, d'après lesquels les trois grands rois *Yao*, *Chun* et *Yu* avaient régné jadis.

*Yao* s'étant adonné à l'étude de l'astronomie, afin d'établir dans la famille humaine les lois qui régissent invariablement les mouvements des corps célestes et leurs rapports avec notre globe, était, suivant l'opinion des lettrés, le symbole parfait de l'harmonie universelle. *Chun*, si patient et si dévoué envers les siens, leur offrait le plus sublime modèle de la piété filiale et de l'affection fraternelle : ces premières vertus sources de toutes les autres.

Ce fut en considération de son obéissance filiale, de sa patience envers sa mère et de son humilité envers son frère aîné, que *Chun* fut appelé par *Yao*, qui le fit son ministre, puis son gendre, et enfin le désigna pour être son successeur.

*Yu*, qui succéda à *Chun*, fut sur le trône

l'image de la justice accessible à tous. « Pendant qu'il n'y avait qu'un petit nombre de ses sujets qui eussent l'habitude de lui parler et que le plus grand nombre ne pouvait faire parvenir jusqu'à lui leurs plaintes, ou lui donner les avis qu'ils jugeaient convenables, Yu fit placer à la porte extérieure du palais cinq sortes d'instruments de musique, dont le son s'entendait de loin. De l'intérieur du palais, l'empereur distinguait au son de l'instrument de quelle affaire on voulait l'entretenir ; aussitôt il donnait ordre d'introduire la personne qui demandait audience. »

Or, *Chi-hoang-ti*, contempteur du passé, et qui se flattait de commencer une ère qu'il supposait devoir être éternelle, n'était nullement jaloux de faire ressembler en Chine cette harmonie qui avait été la gloire de *Yao* ; il eût considéré comme un crime de lèse-majesté qu'on osât lui rappeler la justice de *Yu*. Les lettrés se bornaient à gémir en secret de l'oubli des beaux exemples laissés par ces anciens souverains, objets de leur culte perpétuel. Bien que souvent indignés, ils attendaient, pour laisser éclater leur indignation, que l'empereur eût fait ostensiblement preuve de son mépris pour cette piété filiale à laquelle autrefois *Chun* avait dû le trône. « Il n'osera pas aller jusque-là, pensaient-ils, car pour y parvenir il faut avoir franchi le terme extrême, dans la voie du mal. » Ce terme, *Chi-hoang-ti* devait le franchir.

Dans le palais où le souverain tenait pour ainsi dire sous sa main les six Cours supérieures ou ministères qui administraient l'empire, si les censeurs de la couronne n'avaient plus comme autrefois un libre accès et le droit de se faire entendre, en revanche les dénonciateurs avaient la certitude de se voir bien accueillis et d'être favorablement écoutés. Plus haut étaient placées les personnes que leurs rapports calomnieux incriminaient, et plus élevée aussi était la récompense des épléves et des calomniateurs. Leur cupidité, ainsi excitée, choisissait de préférence leurs victimes dans le premier ordre des neuf classes de la société chinoise, c'est pourquoi la dénonciation ne craignit pas de s'attaquer à la mère de l'empereur. Celui-ci déjà prévenu contre elle, prononça une sentence par laquelle sa mère fut condamnée à l'exil dans une contrée lointaine et où, par la volonté de son fils, on ne devait lui fournir que la quantité d'aliments nécessaire pour qu'elle ne mourût pas de faim.

Les lettrés, qui jusque-là s'étaient résignés au silence, n'hésitèrent plus à prendre haut la parole et à s'exposer à la colère impériale, dès qu'ils connurent l'arrêt parricide de *Chi-hoang-ti*. Epouvantés de cet acte qui violait à l'égard d'une mère la sainte loi de la piété filiale, ils firent de toutes parts retentir leurs plaintes, et chaque jour l'empereur fut accablé d'admonestations écrites dont les livres canoniques de la Chine (les *King*) avaient fourni le texte. Vingt-sept des courageux auteurs de ces remontrances eurent les pieds et les mains coupés, puis on les exposa ainsi mutilés à la porte du palais où les bourreaux achevèrent de les mettre à mort. On l'a dit et, dans l'histoire, chaque époque de persécution le prouve, le sang des martyrs est fécond : l'exécution des vingt-sept premières victimes enflamma le zèle et fortifia le courage de plusieurs milliers d'écrivains de la secte des philosophes, qui s'appuyèrent sur les mêmes livres sacrés des siècles passés, pour censurer les actes de *Chi-hoang-ti*.

Afin de donner à sa vengeance personnelle l'apparence de la raison d'Etat, l'empereur assembla son conseil et, comptant sur la complicité de celui-ci, il feignit de le consulter sur

Certaine d'avoir mal entendu, Lydie tressaillit.

— Vous dites, ma tante ?...

— Je dis... je dis... Va au bal voir ce qui en retourne... Dépêchons. Je n'ai pas envie qu'il se perde plus de temps qu'il n'est nécessaire... Ce sera déjà bien assez comme cela.

Un instant Lydie pensa à laisser éclater sa reconnaissance, mais un sentiment de prudence la retint :

— C'est bien, ma tante, dit-elle simplement, j'y vais...

Elle écouta dans une véritable stupeur s'éloigner le pas pesant de la vieille demoiselle : une joie délicate emplissait sa jeune âme.

Mais il était près de deux heures... déjà !... Ah ! pas de temps à perdre... En hâte, elle s'habilla, et tout de suite, la pauvre petite robe grise des dimanches prit un petit air d'élégance emprunté au corps charmant qu'elle revêtait. Puis, d'un pas craintif, car elle redoutait un revirement dans l'esprit de la tante Hortense, elle se coula hors de la maison.

Sur sa route, elle rencontra un églantier en fleurs, en arracha une touffe, et la piqua tout en haut du corsage près de sa jolie figure à peine moins rose et moins délicate que les fins pétales.

La salle de bal était dans une grande animation quand Lydie y arriva. La musique à gros cuivres y résonnait bruyamment, et jupes claires, vestons sombres et blouses brillantes comme soie s'entassaient à plaisir.

Elle fut prise d'une grande gêne et toute tremblante, se glissa parmi les groupes nombreux, jusqu'à l'angle le plus retiré... Quelques jeunes gens et jeunes filles l'aperçurent et s'en étonnèrent... Mais qu'était la présence inaccoutumée de cette fillette pauvre et timide ?

On attendait un bien autre événement.

Tous les yeux étaient fixés sur le tournant de route où apparaissait Jean Mettray...

Enfin ! dans le lointain, on perçut un vigoureux coup de fouet suivi d'un roulement de voiture lancée au grand galop.

Quelques secondes plus tard, devant les yeux arrondis de curiosité, sautait lestement à terre Jean, le Jean Mettray d'autrefois... mais combien plus beau, plus élégant dans sa sveltesse robuste !

Il avait jeté les rênes au valet de ferme ; — Va dételé chez le père Rigoulot... Hé, José...

Il y avait une telle désinvolture dans ses mouvements comme dans ses simples paroles que tous en hochaient la tête, se disant à part soi : — On voit bien qu'il est bourré d'écus !...

Il enjamba le Perron et fut abordé de toutes parts...

Toutes les mains étaient tendues vers lui. — Hé ! Jean ! Hé ! Mettray ! Tu me reconnais ?... Et moi ?... Et moi ?... Tu te souviens ?...

C'était un flux de paroles... chacun étant fier des titres qu'il avait à son salut, à son amitié...

Pour chacun, il eut un mot aimable, de chaleureuses poignées de mains, de bons rappels du passé... et les honnêtes visages faisant cercle autour de lui s'épanouissaient d'aise.

Puis ce fut le tour des filles, demeurées, comme il conviendrait, un peu en arrière. Elles souriaient et rougissaient en jetant à la dérobée sur le beau garçon des regards hardis ou tendres. Sans façon il distribua des baisers francs et sonores.

(A suivre.)

les moyens de mettre un terme à ce qu'il nommait la rébellion des lettrés. Son ministre Lissé, qui était moins pour lui un conseiller que l'exécuteur de ses volontés, dit en terminant une sorte de réquisitoire contre les audacieux détracteurs de la justice impériale :

« Oserai-je, seigneur, vous proposer ici sans détour ce que, suivant mon humble opinion, vous devriez faire ? Les voies de douceur et de condescendance n'ont pu rien produire jusqu'ici sur l'esprit de ces hommes impatientés du joug. Essayons d'autres moyens, ou plutôt essayons celui de tous les moyens qui est le seul efficace, pour couper jusqu'à sa racine un mal qui serait bientôt incurable si l'on ne se hâta d'y remédier. »

« Ce sont les livres qui inspirent à ces orgueilleux lettrés les sentiments dont ils se glorifient :

ôtions-leur les livres. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui nourrit leur orgueil que nous pouvons espérer de tarir la source féconde de leur indocilité. N'ayant plus sous les yeux ces livres de morale et d'histoire qui leur représentent les hommes des siècles passés, ils ne feront plus cette insultante comparaison du gouvernement de Votre Majesté avec celui des premiers empereurs de la monarchie. »

« Ordonnez de réduire en cendres tous ces monuments inutiles dont ils conservent le dépôt. Que ces livres dans lesquels on cherchait autrefois des règles de conduite soient oubliés pour toujours et qu'ils deviennent la proie des flammes. »

L'empereur, en faisant publier dans les trente-cinq provinces un édit conforme aux conclusions incendiaires du ministre, y ajouta que quicon-

après trente jours serait reconnu possesseur d'un seul des ouvrages prohibés, subirait le sort de ces livres condamnés au feu.

D'abord les lettrés, au nombre de près de cinq cents, périrent pour n'avoir pas voulu se séparer de leurs livres vénérés, puis la persécution se continua jusqu'à la fin de la dynastie des Thsin, qui s'éteignit à la mort de Eull-Chi, le fils du brûleur de livres.

Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard, sous le règne de Hooi-ti (l'empereur bienveillant), que le décret contre les anciens livres fut abrogé. On fit alors de grandes recherches pour découvrir ceux qui avaient échappé à l'incendie ; on fouilla, dit l'historien, jusque dans les tombes, mais on ne put réunir que des fragments épars. Il se trouva à cette époque qu'un vieux lettré nommé Fou-seng vint proposer de restituer dans

son intégrité le texte des cinq livres sacrés. On s'étonna qu'il eût pu pendant une si longue période, et malgré tant de dangers, soustraire aux flammes des fragments assez considérables pour combler de si nombreuses lacunes.

— Que parlez-vous de fragments ? j'apporte ici la collection complète des King.

Comme on ne lui voyait qu'un bâton noué à la main, on lui demanda où étaient les livres dont il se disait possesseur.

Fou-seng répondit : « Ils sont encore dans l'endroit où le tyran ne pouvait les découvrir dans ma mémoire. »

Le nom du vieux savant et le souvenir des lettres martyrs sont également en honneur dans l'empire du Milieu.

L. BELLET.

### La Semaine Amusante, par Henriot



— Pauvre John Bull... il n'y a pas que le Cap qui soit menacé !

— Mais alors, vous n'êtes qu'un sale clerc !

— Du tout... je voudrais simplement qu'un libre citoyen puisse aller partout, même à la Messe !

— L'absinthe est augmentée... tu en bois moins, j'espère...

— Jamais de la vie... tu économiseras un peu plus sur la soupe !

— Oh ! là... oh ! là... si vous vous imaginez que c'est ainsi que vous augmenterez mon amour pour les chrétiens !

— Au premier abord, je vous avais pris pour un homme politique !

**POUR MAIGRIR** J'INDIQUE GRATIS un moyen sûr, rapide et infatigable qui a été employé par l'inventeur même, et réussit aussi bien contre l'Obésité générale que pour diminuer, seulement, le Ventre, les Hanches, etc. — Ecrire à M. CHARDON, 10, R. St-LAZARE, Paris.

**POMMADE MOULIN** Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux, et les Cils. 2<sup>e</sup> 30 le pot franco. Ph<sup>o</sup> Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

**OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE** MACHINES à découper, TOURS et ACCESSOIRES. Fournitures générales pour DECOPAGE. Catalogue illustré (plus de 4.000 fig.) contre 60 cent. LE MELLE, 42, Rue Lafayette, 42, PARIS.

GUERISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Vierge FAYARD **YEUX ET PAUPIÈRES** Calmer sur la conjonctive du Poil et Saignement. Vendu dans toutes les Pharmacies.

CHEMIN DE FER DU NORD

## PARIS-NORD À LONDRES

Via CALAIS ou BOULOGNE  
QUATRE SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS  
Voie la plus rapide — Tous les trains comportent des 2<sup>e</sup> classes

En outre, les trains de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 heures du soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 heures du soir, prennent les voyageurs munis de billets directs de 3<sup>e</sup> classe.

PARIS-NORD À LONDRES				LONDRES À PARIS-NORD			
	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> cl.		1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> cl.
PARIS-NORD . dép.	(*) (W.R.) 9 30 m.	(*) 10 30 m.	(*) 11 50 m.	LONDRES . dép.	(*) (W.R.) 9 30 m.	(*) 10 30 m.	(*) 11 50 m.
	via Calais	via Boulogne	via Calais		via Calais	via Boulogne	via Calais
LONDRES . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	PARIS-NORD . arr.	4 45 s.	5 50 s.	7 30 s.

(\*) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.  
(W.R.) Wagon-Restaurant. Les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2<sup>e</sup> classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2<sup>e</sup> en 1<sup>re</sup> classe.

**SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)**  
La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Côte-d'Azur, les Indes, l'Egypte, etc., etc.

## MORCEAUX PHONOGRAPHIQUES AUTHENTIQUES

A l'heure qu'il est, bien peu de morceaux phonographiques sont agréables à entendre. Dans un but de lucre facile, la plupart des maisons de fabrication reproduisent mécaniquement leurs morceaux authentiques et vendent des copies. Le morceau original était agréable à entendre, les copies ont perdu tout agrément artistique; moins sonores, elles se distinguent surtout par leur défaut de netteté. Le chanteur reste, les paroles sont intelligibles. Mais le bon marché est obtenu. En même temps, le chanteur est volé et l'amateur trompé.

Pour faire cesser cet état de chose, un groupe d'artistes parisiens s'est formé en Société. Appartenant aux premières scènes parisiennes, ils offrent les garanties artistiques les plus absolues. Leurs cylindres, tous authentiques, défient ainsi toute comparaison. Irréprochables à tous les points de vue, ils constituent, en même temps qu'un élément de distraction sans pareil, une véritable leçon de chant ou de diction.

Résolus dans l'intérêt du public et d'eux-mêmes, à réagir contre les errements actuels, les artistes du groupe ont voulu se contenter d'un léger bénéfice. Le prix du cylindre impressionné est fixé à 3 Francs

Le cylindre est exécuté SUR COMMANDE.  
La réception, en parfait état, est garantie sans réserve.  
Les livraisons ont lieu dans un délai maximum de 3 jours

Pour faciliter le public, toute commande même d'un seul cylindre est acceptée. En conséquence, désigner le ou les morceaux que l'on désire et envoyer en mandat-poste autant de fois 3 francs que de morceaux. Trois jours plus tard, au maximum, la livraison garantie a lieu.

Les artistes initiateurs de l'avantageuse combinaison exposée plus haut, sont tous attachés à de grandes scènes parisiennes. Leurs traités les obligent à l'anonymat. Ils ne peuvent non plus se livrer directement à une exploitation commerciale. Ils ont donc choisi une maison amie, digne de toute confiance, pour être l'intermédiaire entre le public et eux.

C'est donc à la maison

## BOUCHET ET CHAZOT

364, Rue Saint-Honoré, PARIS

qu'il faut s'adresser exclusivement pour les commandes, envois de fonds et communications quelconques.

**3000 FRANCS PAR AN — CHEZ SOI**  
AVEC LA MACHINE A TRICOTER.  
MONFORT, Mécanicien, 9, Avenue Victoria, PARIS.  
Renseignements et Tarif Franco sur demande.

**PAPIER FAYARD ET BLAYN**  
GUÉRIT RHUMES, IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMATISMALES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES  
Topique excel. contre CORIS, GÊLES de PÉRIODIQUES. — 1 fr. t. Pharmacies

**LES VOYAGES DE GULLIVER**  
Joli volume illustré de la "Collection Vermot"

En vente dans toutes les librairies et franco contre timbres ou mandat adressés à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin à Paris : 0 fr. 70 broché, 1 fr. 25 relié toile, tranches dorées.

**BIERTHE**  
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.  
Smor, 3 fr.; PATÉ, 1 fr. 60. FUMOUCZE, 78, Faub<sup>s</sup> St-Denis, Paris.

**POUR RIEN**  
l'envoi le plus minutieux Catalogue illustré par Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant toute concurrence. Adresser demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON

**ANÉMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE**  
Ferrugineux le plus assimilable  
**DRAGÉES DE GELIS-CONTÉ**  
Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

**ABC DE PARIS. GUIDE COMPLET** illustré, contenant des vues de tous les monuments et un magnifique PLAN en couleurs. 50 c. dans toutes les librairies.

## COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

ART DE TIRER LES CARTES (L<sup>e</sup>), illustré de nombreuses vignettes indicatives.  
CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins  
JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustrés de très nombreux dessins.  
MENUS (LES) de M<sup>me</sup> Durandau, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.  
MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.  
ORACLE (L<sup>e</sup>), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.  
LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.  
LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.  
LE SAVOIR-VIVRE. Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.  
HISTOIRES A SE TORDRE, par TRIBUNAUX AMUSANTS (LES), petites causes célèbres, joliment illustrées.

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de tous les rondes des enfants.  
CONTES DE FÉES, par Ch. PERRAULT, joliment illustrés.  
FABLES DE LA FONTAINE, illustrées de nombreux dessins.  
ROBINSON CRUSOÉ (LE) illustré.  
ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.  
SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (L<sup>e</sup>), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.  
VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustrés.  
VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.  
PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.  
LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime Aubouin, illustrés de nombreux dessins.  
LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Ali Baba et les Quarante Voleurs.

Spécimen des illustrations de la Collection Vermot.

En vente chez tous les libraires  
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur  
6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

**RUBINAT-LLORACH**  
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RÉSEAUX P.-L.-M. ET EST

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.

Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.

Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.

N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

## GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE

Par Madame DURANDEAU

Un beau volume de 432 pages, relié toile rouge  
CONTENANT L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE PLIER LES SERVIETTES

Illustré de plus de 200 dessins originaux. — 1 fr. 50 dans toutes les Librairies. Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres adressés à

M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

**Fabrique de Montres Garanties**  
H. SARDÀ, 33, Quai Veil-Picard, BESANÇON (Doubs)

Envoi (gratis et franco) des nouveaux Catalogues illustrés de Montres Or, Plaque Or, Argent, Nickel, Acier et Régulateurs.

CHRONOMÈTRES de PRÉCISION avec bulletin officiel de l'Observatoire de Besançon.

Chaînes et Sautoirs or, argent, et doublé or.

CATALOGUE SPÉCIAL de BIJOUTERIE

Bagues de fiançailles et Nouveautés pour Mariages.

**POITRINE DEESSE**  
Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES**  
Bénéficiaires de la Santé, Réputation Universelle

Flacon avec Notice : France, 5<sup>e</sup> 35 fr.  
J. RATIE, (Ph<sup>o</sup> de 1<sup>re</sup> Cl.), 5, Pass<sup>o</sup> Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Ph<sup>o</sup> Strasbourg 6<sup>e</sup> 30  
Dépôts : Bruxelles : Ph<sup>o</sup> Saint-Michel  
Genève : P. Doy & F. Gutzwiller  
Aires : C. Berni, rue Cuv<sup>o</sup> 85-87





Les drames du feu  
Un sauveteur héroïque.